

Fiche 01

Patrimoine culturel immatériel

PARC NATUREL RÉGIONAL JURA VAUDOIS

07



Identité
régionale

Métiers de la forge

La Parc naturel régional Jura vaudois offre tous les éléments nécessaires à la mise en place de forges : des forêts qui permettent d'avoir du combustible pour le feu, des sources d'eau pour l'alimentation en énergie et des mines de fer qui fournissent la matière première. Il existe une histoire des métiers de la forge spécifique à la région qu'il nous a semblé important de mettre en valeur. Un des contes les plus célèbres de la région met d'ailleurs en scène un forgeron de Vallorbe explorant les fameuses grottes :

[La grotte aux fées – l'Arbre à Contes \(arbre-a-contes.ch\)](http://arbre-a-contes.ch)

À l'instar des contes, les métiers de la forge et leurs pratiques ne se préoccupent pas des frontières du Parc : nous avons rencontré des forgerons à Ballens, Bière ou Montricher, plusieurs autres ont leur activité dans des communes limitrophes du Parc, comme Begnins ou La Sarraz, sans oublier le Musée du Fer, à Vallorbe.

Histoire

Kilian Rustichelli, conservateur du Musée du Fer, s'appuie sur le travail de Paul-Louis Pelet pour distinguer différentes phases du travail du fer dans la région. Selon lui, il y a d'abord une période antique, de 350 ans avant J.-C. jusqu'à 650 après J.-C. Des recherches ont mis à jour des traces de bas fourneaux datant de cette époque dans les forêts notamment entre La Sarraz et Romainmôtier. En effet, « Le fer n'existe pas à l'état pur dans la nature, mais sous forme de roche minérale contenant des oxydes de fer. Jusqu'à la fin du Moyen Âge, le fer est obtenu directement à partir du minerai réduit au charbon de bois dans de petits fourneaux nommés bas fourneaux. Les couches de minerai de fer et de charbon de bois sont alternées et chauffées. L'air insufflé par un soufflet manuel active la combustion. La réduction ainsi obtenue par élimination de l'oxygène du minerai donne une masse pâteuse,

nommée loupe. Ce fer, inutilisable tel quel, doit être martelé afin d'enlever toutes les impuretés et le rendre homogène » (De Marco, 2012 ; 19-20). Ainsi, on extrayait la matière première et on l'affinait sur place grâce aux bas fourneaux. Les gisements étant souvent de moindre importance, il fallait régulièrement déplacer les fourneaux. Dès cette époque, il faut distinguer les forgerons qui travaillaient à extraire le minerai et ceux qui achetaient leur matière première pour en faire des objets. Nous avons ainsi affaire à des métiers très différents pourtant désignés par la même appellation.

Au début du XVII^e siècle, il y a une véritable apogée de l'industrie sidérurgique à Vallorbe ; jusqu'à cinq hauts fourneaux vont être en activité à Vallorbe, dont la production, dépassant de loin les besoins de la région, s'exporte et se commercialise à travers l'Europe.

Du I^{er} au XV^e siècle, les forgerons continuent d'extraire le minerai, ils utilisent les bas fourneaux, mais sans qu'il y ait de modification majeure dans leurs pratiques. Puis, au XVI^e siècle, c'est la grande révolution : la découverte des hauts fourneaux. Cela marque une deuxième phase de cette industrie sidérurgique : « Ce n'est qu'avec l'arrivée des hauts fourneaux, dans le courant du XV^e siècle, utilisant des cheminées très hautes et la force hydraulique pour actionner les soufflets, que des températures élevées pouvant aller jusqu'à 2000 degrés peuvent être atteintes. La force hydraulique a nécessité l'installation des forges au bord des cours d'eau pour y adjoindre des roues à aube actionnant tout un système de leviers reliés à d'énormes soufflets. » (De Marco, 2012 ; 19-20).

Les hauts fourneaux fonctionnent sur le même principe que les bas fourneaux avec des couches successives de minerai et de charbon, la différence principale se situant dans les températures atteintes. En effet, en chauffant à des températures plus élevées, les forgerons vont pouvoir obtenir directement des « gueuses » de fonte brute, leur évitant certaines étapes du travail d'affinage. Cela va cependant avoir un impact très important sur la consommation de charbon. On produit deux tonnes de fonte par jour dans un haut fourneau, ce qui nécessite au moins le double de charbon. Or, pour obtenir ces quatre tonnes de charbon, il faut environ quarante stères de bois. Au début du XVII^e siècle, il y a une véritable apogée de l'industrie sidérurgique à Vallorbe ; jusqu'à cinq hauts fourneaux vont être en activité à Vallorbe, dont la production, dépassant de loin les besoins de la région, s'exporte et se commercialise à travers l'Europe. Cependant, au fil de l'exploitation, le minerai s'épuise, il devient plus difficile à extraire et, surtout, il commence à y avoir un vrai problème d'approvisionnement en charbon. Les forêts du Jura ne sont pas inépuisables contrairement à ce que l'on avait cru (Pelet, 1983 : 7). À partir de 1670, la réalité d'un terrain abîmé et déboisé oblige à éteindre petit à petit les hauts fourneaux. En 1700, sur les trois hauts

fourneaux encore en activité dans le Jura vaudois, deux se situent à la Vallée de Joux au Brassus et à l'Abbaye (Pelet, 1983 : 9).

À la suite de l'extinction des hauts fourneaux, la plupart des personnes actives dans la sidérurgie se retrouvent sans travail. La troisième phase consiste donc à réinventer une pratique en important de la matière première, devenue trop rare en terre vaudoise, et en réduisant les coûts de production et d'entretien grâce à des petites forges de village, loin des centres industriels. Dans le courant du XVIII^e siècle et encore plus au XIX^e, on observe également une spécialisation progressive des forgerons. Les producteurs de fonte deviennent serruriers, cloutiers, armuriers, maréchaux, etc. C'est ainsi qu'on voit les deux anciens grands centres métallurgiques de la région se spécialiser : à Vallorbe, l'artisanat va se concentrer sur la lime tandis que la Vallée de Joux se spécialise dans l'horlogerie. « Avant la lapidairerie et l'horlogerie, la petite métallurgie compensait partiellement la pénurie de terres cultivables. Les artisans du fer et leurs descendances toujours plus nombreuses, gênés nous l'avons vu par le manque de matières premières, par les mesures administratives et par la concurrence étrangère, bifurquent d'autant plus facilement qu'ils sont capables de confectionner les premiers outils nécessaires à la taille des pierres et à la fabrication d'horloges et de montres. Ces activités nouvelles supportent mieux que toutes autres l'éloignement des grands chemins et profitent de la rudesse du climat jurassien : la blancheur des champs de neige accroît la luminosité des ateliers durant l'hiver. [...] Le succès de l'horlogerie donne le coup de grâce à la petite métallurgie qui lui a ouvert le chemin. » (Pelet, 1983 ; 250).

« La métallurgie lourde a laissé sa place à la métallurgie légère, qui demande moins de matières premières et plus de savoir-faire. »

Ces savoir-faire n'ont plus grand-chose à voir avec celui des forgerons du XIX^e siècle, mais ils en sont les héritiers. Comme l'expliquent Laurent Tissot et Jean-Claude Daumas, la métallurgie lourde a été remplacée par la métallurgie légère, qui demande moins de matières premières et plus de savoir-faire. C'est ainsi que l'exploitation de mines et les multiples forges de village vont laisser leur place aux fers à cheval, aux clous, à la lime d'horlogerie et aux montres (Daumas et Tissot, 2004 : 172). En 2006, Val TV a consacré un reportage pour résumer cette histoire en image : [Musée du fer, Vallorbe | Val TV](#).

Géographie

La sidérurgie vaudoise s'inscrit dans un cadre géographique particulier. En effet, comme le notent plusieurs auteurs (Pelet, 1971 : 9-10, De Marco, 2012 : 20), le sol jurassien est riche en minerai de fer mais la configuration géologique des lieux rend souvent leur exploitation compliquée. *Le Poste des mines* est, entre autres, un des hauts lieux sidérurgiques de la Vallée de Joux auquel Val TV a consacré plusieurs émissions : [Gouffres de la région et Poste des Mines | Val TV](#) en 2004 et plus récemment [Le Poste des Mines | Val TV](#) en 2021. Avant d'être un poste de douane, il s'agissait d'un site où l'on exploitait un des minerais les plus riches en fer de Suisse, or il se situe à 1367 mètres d'altitude au milieu d'une des plus grandes forêts d'Europe, dans un endroit où les hivers sont extrêmement rigoureux. Ces éléments mettent bien en évidence à quel point l'exploitation de ces mines était difficile et tenait plus de la subsistance que de l'industrie. Lucien Reymond a fait de ces mineurs les héros d'une de ses histoires : [Les Mineurs de la Dent de Vaulion \(ebooks-bnr.com\)](#)

La sidérurgie a eu un lourd impact écologique : « Les réserves forestières paraissent illimitées à la fin du Moyen Âge. Au XVII^e siècle, on en voit les ressources diminuer. Au XVIII^e siècle, elles ne pourraient survivre à plus de deux hauts fourneaux. Exploitées depuis l'époque romaine, les futaies du Pied du Jura sont ruinées. » (Pelet, 1983 : 404). Grâce à une législation très restrictive des autorités bernoises et à une prise de conscience des communes, les forêts ont pu être préservées et restaurées petit à petit. Il faut mentionner l'impact de cette industrie sur un élément paysager très connu du Parc naturel régional Jura vaudois : les murs en pierres sèches. En effet, auparavant les séparations entre les pâturages étaient en bois. Or, avec la pénurie de bois au XVIII^e siècle, il est interdit d'utiliser le bois pour cet usage et on commence à construire des murs avec des cailloux issus de l'épierrage des pâturages : [Murs en pierres sèches - Parc Jura vaudois](#) ou [Les murs de pierres sèches du Jura Vaudois \(alpage-de-mollens.com\)](#)

Métiers de la forge d'hier à aujourd'hui

Il faut revenir sur l'histoire du XX^e siècle pour comprendre les évolutions récentes. Au XIX^e siècle, les forgerons fabriquaient souvent les outils de tout le village, y compris les outils agricoles comme la charrue : « Hormis un certain nombre de hauts fourneaux [...], le travail du fer se pratique aussi dans d'innombrables petits ateliers de fermes non mécanisés : on y fabrique ou répare les outils et les ferrements nécessaires à l'économie rurale et à l'usage domestique. C'est une composante de la pluriactivité qui caractérise la population des montagnes, dans une économie où la division du travail reste longtemps floue. » (Daumas et Tissot, 2004 : 112). Au début de

l'industrialisation, de nombreux éléments des machines agricoles étaient encore forgés et installés par les forgerons. Petit à petit, le travail manuel a été remplacé et certains forgerons sont devenus mécaniciens agricoles. Aujourd'hui, ces derniers ne sont plus du tout considérés comme forgerons car leur métier n'implique plus aucun travail de chauffe du métal. Il existe cependant d'autres spécialisations qui ont subsisté peu ou prou.

MARÉCHAL FERRANT

La plupart des forgerons à la campagne, au début du XX^e siècle, étaient surtout maréchaux ferrants. Nous avons eu l'occasion de rencontrer Francis Zimmerman, né en 1934, qui nous racontait qu'il aurait bien voulu être forgeron comme son père, mais qu'après la guerre, il n'y avait plus de chevaux à ferrer. Il a donc fait un apprentissage d'outilleur métallique à la place, avant de se spécialiser dans la fabrication de piquets de vigne. La fin de la maréchalerie fonctionnelle a ainsi marqué un tournant dans les pratiques de forge et, par conséquent, dans la transmission, parce que l'industrialisation a pris la place des savoir-faire humains. Les maréchaux ferrants ont cependant continué à exister parce qu'il restait, malgré tout, des chevaux à ferrer. Ces dernières années, depuis que le cheval s'est popularisé pour les loisirs, la demande en maréchalerie est de nouveau importante et le travail ne manque pas.

Les pratiques ont également beaucoup évolué. Au début du XX^e siècle, le maréchal achetait une barre de fer qu'il modelait entièrement sur le pied du cheval. En général, il travaillait sur son feu de forge à domicile et les chevaux se déplaçaient chez lui, dans le village, pour être ferrés. Petit à petit, les fers ont commencé à être produits de manière industrielle et les maréchaux les achetaient sur catalogue. Cependant, les premières machines qui fabriquaient les fers n'étaient pas suffisamment perfectionnées pour pouvoir fabriquer les pinçons, la partie du fer qui remonte sur le pied du cheval. Il fallait donc le faire à la main, dans le feu de forge. Aujourd'hui, les maréchaux ferrants peuvent acheter sur catalogue des fers qui correspondent à quasiment tous les pieds de chevaux, dont les pinçons sont déjà en place. La plupart ont donc juste une petite forge itinérante dans leur voiture, grâce à laquelle ils vont adapter le fer directement sur place. On constate ainsi l'évolution du travail de maréchal. Le travail du métal est ainsi radicalement différent. Comme le disait un de nos interlocuteurs, aujourd'hui, le maréchal est plus un cordonnier pour chevaux, qui doit choisir les bons fers, bien les ajuster, qu'un véritable forgeron qui va donner forme à une matière première.

COUTELIER- TAILLANDERIE

Rémy Rochat, dans son recueil scrupuleux des traditions combières, a retrouvé un témoignage intéressant de la coutellerie au XVII^e, qui présente la manière dont les couteaux étaient fabriqués, par qui et où ils étaient vendus : [Coutellerie .pdf \(histoirevalleedejoux.ch\)](#). Par rapport, au témoignage présenté par Rémy Rochat, les techniques sont restées relativement similaires, même si de nouvelles se sont popularisées ces dernières années, comme les aciers damassés. La coutellerie est un sous-domaine de la taillanderie, soit la fabrication de tous les objets tranchants ; c'est le cas des haches, par exemple, mais également de tous les anciens outils agricoles comme les faux. Ce sont des domaines qui attirent beaucoup les jeunes d'aujourd'hui vers les métiers de la forge. Ils sont nombreux à vouloir se former et plusieurs forgerons donnent des cours ou des stages pour fabriquer son propre couteau. Le Musée du Fer à Vallorbe organise chaque année, depuis 2007, un Festival des couteliers, faisant intervenir une trentaine d'exposants dont plusieurs de la région : [Festival des couteliers | Musée du fer et du chemin de fer \(museedufer.ch\)](#)

SERRURIER-CONSTRUCTEUR

Autrefois, les serrures étaient fabriquées à la main, grâce à un travail de forge, avec un mécanisme relativement semblable à celui des mousquets. Actuellement, la fabrication d'armes à feu n'est plus du domaine des forgerons et les serrures sont fabriquées de manière industrielle. Cependant, connaître et comprendre les mécanismes des serrures anciennes est un savoir-faire important à perpétuer, ne serait-ce que pour des raisons patrimoniales, comme la capacité de rénover les châteaux anciens. Le métier a considérablement évolué et lorsqu'on est serrurier-constructeur aujourd'hui, il s'agit plus de savoir mesurer, souder et assembler que de savoir forger : [Les serruriers de la Vallée | Val TV](#). La formation comprend ainsi beaucoup de dessin technique et d'apprentissage sur des outils informatiques spécifiques qui ne sont pas utiles aux forgerons, tandis que la plupart des serruriers ne savent que faire d'un marteau et d'une enclume.

On voit ainsi que les domaines des tournemains liés aux métiers de la forge se sont petit à petit réduits. Le nombre d'apprentis intéressés s'est également réduit, si bien que depuis la rentrée scolaire de 2007, l'apprentissage de forgeron s'est transformé en CFC en construction métallique, avec option forge, tandis qu'en 2009, l'apprentissage de forgeron-maréchal s'est spécialisé uniquement sur la maréchalerie [«Il faut être un peu marginal pour devenir forgeron» \(arcinfo.ch\)](#). L'option forge, proposée dans la formation de serrurier, va probablement également disparaître, faute d'avoir des entreprises capables de former des apprentis. Quant aux apprentis maréchaux, comme nous l'a confié Daniel Gebhard, le forgeron-maréchal en charge de leurs cours théoriques, ils sont également de moins en moins

nombreux. Cela inquiète un certain nombre d'acteurs du métier qui craignent que les savoir-faire ne se perdent.

FERRONNIER

Finalement, le métier de ferronnier, souvent dit d'art, reste le principal héritier des tournemains de forge tels qu'on les imagine. La ferronnerie consiste à travailler le métal avec des techniques de forge dans un but décoratif; il s'agit de la construction de barrières ou de portails essentiellement, mais aussi de rénovation de bâtiments historiques ou de restauration d'objets historiques. Néanmoins, ces travaux ne suffisent en général pas à assurer la subsistance de ceux qui les réalisent et la plupart des forgerons que nous avons rencontrés multiplient les activités pour s'assurer un revenu stable. Ils sont ainsi dans la droite ligne des forgerons d'autrefois qui, eux aussi, comme nous l'avons vu, devaient avoir plusieurs cordes à leur arc. Le site internet de Jean-Marie Corona, forgeron qui habite Montricher, représente bien l'ensemble des activités que peut réaliser un forgeron : [Accueil - JM Forgeron \(jmcforgeron.ch\)](http://jmcforgeron.ch).

UN TRAVAIL PARTICULIER : LES TOUPINS

Parmi les éléments emblématiques des pâturages suisses figurent les toupins. Il faut tout d'abord distinguer les cloches des toupins; les cloches sont faites d'un mélange de bronze (78%) et d'étain (22%) qui vont être coulées par un fondeur dans des moules, tandis que les toupins sont en acier, travaillés par un forgeron au marteau et à l'enclume. A la Sarraz, la fonderie Albertano coule des cloches depuis 1850 : albertano.com La particularité du métier de fondeur est que c'est un des métiers de la forge qui ne fait intervenir ni le marteau ni l'enclume. En ce qui concerne les toupins en revanche, il s'agit de matricer une feuille de tôle dans des moules en fonte pour obtenir une forme et de la mettre sous tension, grâce au marteau, pour obtenir un son. Anthony Tschantz racontait ainsi que pour qu'un toupin sonne, il faut environ mille coups de marteau par taille : pour un toupin VD4, il faut donc quatre mille coups de marteau. Un autre de nos interlocuteurs expliquait que les toupins ont un son plus puissant mais plus bref et vont représenter le rythme, les percussions dans un troupeau, tandis que les cloches ont un son plus clair, riche en harmonies et vont représenter la mélodie, l'ensemble formant la signature sonore d'un troupeau. Dans le Parc naturel régional Jura vaudois, à Bière, la famille Tschantz perpétue le savoir-faire nécessaire pour fabriquer et restaurer les toupins : [Accueil \(cloche.ch\)](http://cloche.ch). Ils ont même inventé une technique qui leur est propre pour graver ces toupins et en faire des pièces uniques et personnalisables. Leur spécificité a

attiré l'attention et plusieurs vidéos ont été réalisées sur leur travail : [Sur La Route De Forge Du Camp - YouTube](#) et [Actu Vaud - Actu Vaud - La Télé \(latele.ch\)](#) Daniel Gebhard fabrique également occasionnellement des toupins à Ballens [Daniel Gebhard, fabricant de toupins – Swissisland.ch](#).

Depuis que les cloches existent, c'est-à-dire, depuis que les êtres humains travaillent le métal, elles sont suspendues au cou des animaux pour faciliter leur localisation. Il est intéressant de noter que les spécificités des cloches sont extrêmement locales et dépendent de plusieurs éléments : « Le patrimoine campanaire est très spécifique à chaque région. Par exemple, à Schwytz où les pâturages sont souvent entourés de hautes falaises, les cloches sont carrées et tapent sans résonner pour ne pas avoir l'écho qui rendrait le bruit de fond insupportable. En Valais, comme les vaches sont plus combattantes et boivent souvent dans des torrents rocaillieux, des cloches en bronze se briseraient, là où l'acier est plus solide. Les courroies sont aussi très différentes d'un endroit à l'autre. C'est vraiment très local. Ce qui est intéressant, c'est que partout autour du monde, on met des cloches autour du cou des animaux, que ce soit des éléphants, des buffles ou des lamas. Mais, quelle que soit la taille des animaux, c'est dans l'arc alpin et le Jura vaudois que le bétail porte les plus grosses cloches au monde. » (Pierre-André Tschantz, le 4 mars 2022).

Différents types de personnes s'intéressent aux cloches : premièrement, celles qui travaillent directement avec le bétail pour lesquelles les cloches sont souvent un outil de travail ; deuxièmement celles qui sont issues du monde agricole mais n'en font plus partie pour lesquelles les cloches sont porteuses de souvenirs. Enfin les collectionneurs et les gens qui utilisent les cloches comme souvenirs particuliers d'un lieu ou d'un événement. Dans le monde agricole, les cloches font partie intégrante de la gestion des troupeaux. Certains éleveurs identifient les troupeaux en entendant l'ensemble des cloches. Ils entendent si une vache manque, si une vache s'est blessée ou si elle est en chaleur. C'est donc un véritable outil de travail pour nombre de personnes évoluant dans les alpages. À Juriens, Olivier Grandjean possède une collection impressionnante de cloches et toupins en tous genres. Il organise des visites riches en enseignements pour découvrir cet artisanat : [Maison de la cloche & de la Mémoire populaire – Swissisland.ch](#). Il organise également depuis 1998 une Foire aux sonnailles à Romainmôtier pour offrir un marché aux collectionneurs et mettre en valeur certains produits du terroir : [Les Sonnailles – Swissisland.ch](#). Le rôle des collectionneurs, notamment d'Olivier Grandjean, est également d'estimer le patrimoine campanaire caché dans les greniers, comme le montre cette vidéo : [Suisse. Portrait d'un collectionneur de cloches \(francetvinfo.fr\)](#)

Dynamiques actuelles

Face à cette disparition progressive des gestes de forge, le Musée du Fer de Vallorbe a mis en place plusieurs projets : dans un premier temps l'inscription des métiers de la forge traditionnelle au patrimoine culturel immatériel du canton de Vaud et dans un deuxième temps, un projet d'agrandissement et de rénovation pour que le musée puisse servir de pôle de formation et de transmission de manière plus formelle. Ces projets font écho aux discours des forgerons que nous avons rencontrés. En effet, la plupart d'entre eux ont tenu à souligner l'aspect essentiel des métiers de la forge dans notre société. Autrefois, la forge était au centre du village, notamment tous les artisans en dépendaient pour fabriquer leurs outils : [JEMA-VAUD Episode 01-Metal on Vimeo](#)

Historiquement, les forgerons avaient un rôle particulier parce que ce sont eux qui transformaient les outils en armes en période de guerre, puis d'armes en outils en période de paix. Ils cristallisaient en quelques sortes le climat politique tout en permettant à la population soit de se défendre, soit de travailler. Puis, petit à petit, la place du forgeron a changé. Ce qui est resté, c'est un imaginaire collectif très riche autour de ce personnage¹. Jean-Marie Corona revient sur ces questions dans une vidéo : [Portrait d'ici 16.10.16 - Portrait d'ici - La Télé \(latele.ch\)](#). Cet imaginaire collectif met en scène un forgeron qui est toujours représenté comme grand, fort, plus ou moins barbu, incontestablement viril. Pourtant le métier de forgeron n'est pas exclusivement masculin. Le Musée du Fer a ainsi deux forgeronnes dans son équipe, dont l'une évoque la question dans une vidéo : [Portrait d'Amélie Pietrzykowska, forgeronne - YouTube](#).

Nous avons vu que les occasions d'allumer un feu de forge et de pratiquer les tournemains de forgerons se sont considérablement réduites. Une des causes de cet état de fait est, notamment, le coût d'un travail artisanal en Suisse. Afin de baisser les prix, les clients demandent souvent aux forgerons de travailler le plus vite possible, ce qui les restreint dans leurs pratiques et les empêche de faire appel à l'ensemble de leurs savoir-faire. Cela peut être problématique d'une part parce que, faute d'être pratiqués, les gestes risquent d'être oubliés, d'autre part parce que le faible volume de travail ne leur permet pas de former des apprentis. C'est, entre autres, pour cette raison que le CFC de forgeron a disparu. Cette situation accentue encore le manque de continuité dans la transmission et la perte des savoir-faire. « Associé au bois et à la pierre, le fer est à la fois l'outil et le lien qui a bâti le monde. Ainsi notre vieux continent s'est construit avec et grâce au fer forgé, et à son dérivé l'acier, depuis deux mille ans. Et voici qu'il y a tout juste un

¹ Le Musée du Fer travaille d'ailleurs régulièrement sur cette thématique, comme le montre leur exposition "Le mythe du forgeron" : [Exposition "Le Mythe du forgeron" & Week-end d'animations gratuites \(museedufer.ch\)](#)

demi-siècle, ce fer s'est trouvé relégué au rang d'antiquité, tombé dans ce vaste domaine que l'on nomme « patrimoine ». » (Brandt, 2020 : 11).

Paroles de forgerons

Jean-Marie Corona

« Je fais beaucoup de choses différentes, ça dépend des périodes : parfois c'est plutôt de la ferronnerie, d'autres de la coutellerie ou un peu de construction métallique et même des cours de forge. Comme je travaille seul en général, je n'ai pas de chantiers énormes. Il m'arrive, afin de rester compétitif, de faire sous-traiter des éléments d'ouvrages par découpe laser ou jet d'eau, éléments qui sont ensuite travaillés au marteau, à froid ou à chaud. Cela fait gagner bien du temps et il est plutôt difficile de se rendre compte, une fois la pièce finie, qu'il y a utilisation d'une technologie moderne. J'aime beaucoup la diversité qu'il y a dans le métier, mais ce que je préfère, c'est créer en forgeant. La ferronnerie, c'est souvent du travail intéressant. Les végétaux, par exemple, c'est loin de la construction métallique et de la rigueur que cela demande. Une rose ou un arbre en métal, ça peut être très vivant. Le défi, c'est de partir d'un morceau de barre de fer ou de tôle laminé industriellement, inerte et « mort », puis de le travailler pour le rendre le plus vivant possible. Pour cela, il faut être bon observateur, mais aussi interpréter la nature et en styliser les caractéristiques. Cela a un côté vraiment poétique. Je n'aime pas beaucoup la construction métallique car je n'y trouve que trop rarement ces aspects créatifs. C'est trop souvent, et c'est logique, juste de l'exécution. Mais ça paie mieux... »

Daniel Gebhard

« Avant, il y avait une forge de village dans laquelle il y avait un forgeron, qui était en même temps maréchal-ferrant. Le métier, il a évolué au début de la mécanisation automobile : dans les forges, on amenait des véhicules hippomobiles pour les entretenir, mais petit à petit, on les a transformés pour les premiers tracteurs. Donc le forgeron-maréchal ferrant est devenu un peu mécano. Mais en même temps, comme il était forgeron, il construisait des barrières. Donc, il y a ce métier de construction métallique qui s'est développé. Et on s'est retrouvé avec ces professions un peu disparates. On a des mécaniciens agricoles, à la campagne. On a des constructeurs métalliques, qui se sont en général déplacés dans la périphérie des villes ou dans des zones industrielles. Le maréchal-ferrant s'est spécialisé sur le ferrage du cheval. Il est devenu itinérant. Mais qu'est-ce qu'on fait du forgeron ? Alors les acteurs de la formation se sont dit : « Le forgeron, il fait des volutes, des barrières torsadées : On le met avec les constructeurs métalliques ». Maintenant, la dénomination de la profession est : constructeur métallique option forge. Mais on a toute une frange de forgerons qui ne sont pas contents de ça. Et on a toute une série de jeunes, avec toute cette dynamique verte, qui veulent revenir aux sources et qui veulent apprendre à forger. De la forge pure. Faire des couteaux. De la taillanderie. Ils ne trouvent plus leur compte dans les

formations professionnelles actuelles. Ils se forment sur le tas souvent avec les conseils des quelques passionnés actifs dans la région. »

Olivier Grandjean

« Les cloches sont un élément de la mémoire des familles qui montre une certaine continuité. Il y a la cloche achetée pendant le service militaire, la cloche achetée pour la naissance d'un enfant, la cloche du mariage... Ça a un côté intemporel et sans mouvement, propre au monde agricole, dont les cloches sont un peu le symbole historique. »

Franck Johner

« Il y a une symbolique très forte autour des forgerons. Pour moi, forgeron, c'est beaucoup plus qu'une simple profession. La forge, c'est l'endroit où se rencontrent tous les éléments : le feu, la terre, l'eau et l'air. Et à partir de rien, d'un bout de caillou extrait de la terre, on peut fabriquer une multitude d'objets indispensables. La forge, c'est vraiment la base de tout. De la forge, découlent tous les outils de tous les métiers. D'un point de vue symbolique, le marteau, c'est le masculin et l'enclume, c'est le féminin. [...] Avant, il y avait une symbolique très forte autour de la forge, qu'on a perdue. On a perdu beaucoup de magie liée à la forge. Par exemple, les Indonésiens ont beaucoup plus gardé cette magie-là. Ils forgent des kriss, des dagues qui ont des pouvoirs magiques. Ce sont des entités à part entière avec une âme. Et cette magie des savoirs métallurgiques, on la retrouve partout dans le monde. Dans les autres cultures, souvent les forgerons, ce sont des sorciers. Parce que la matière est sacrée et que ceux qui la travaillent, travaillent forcément avec quelque chose qui va au-delà de l'humain. Et ça c'est propre aux cultures métallurgiques. »

Kilian Rustichelli

« Moi, le but que j'ai avec cette inscription au patrimoine culturel immatériel et avec ce centre de compétences, c'est de remettre la forge au milieu du village. Le forgeron était au centre des communautés, des sociétés parce qu'il était maître du feu et du fer. Donc en tout temps, ça a toujours impressionné. Il y a un côté divin qu'on peut trouver dans presque toutes les mythologies. Mais surtout, il peut fabriquer et réparer les outils de tout le monde, dont les siens. Donc, il n'était tributaire de personne et tout le monde était tributaire de lui. Et ça, ça s'est beaucoup estompé avec l'industrialisation. Quand le métier de forgeron a disparu dans les années 1970, son côté un peu mythique de

maîtrise du feu et des éléments a contribué à le reléguer du côté du folklore. Aujourd'hui, on se demande à quoi les forgerons peuvent bien servir. Mon but, c'est de remettre ces métiers au goût du jour pour éviter que les gens s'imaginent qu'être forgeron, c'est soit faire des couteaux, soit faire des barrières. Le forgeron omnipotent qui peut tout faire, il n'existe plus. Il a disparu. Aujourd'hui, on mélange tout et on imagine une force de la nature qui maîtrise le feu. Il y a beaucoup de jeunes qui sont attirés par ce biais-là. Qui est un mauvais biais, -nalement. Parce que ce n'est pas ça, le métier de forgeron. Encore moins aujourd'hui. En fait, dire de quelqu'un qu'il est forgeron, ça n'a pas vraiment de sens parce que ça couvre des réalités très différentes selon les cas. »

Pierre-André et Anthony Tschantz

« On fait aussi la maintenance du parc de sonnailles de la région. Parce qu'il n'y a plus personne pour entretenir ce patrimoine. A la base, les cloches sont des choses très utilitaires. Même si aujourd'hui, les collectionneurs ont plus de cloches que de vaches. Aujourd'hui, c'est devenu quelque chose de patrimonial. Vous ne verrez jamais quelqu'un jeter une cloche par exemple. Contrairement aux objets utilitaires actuels, comme les téléphones. Les airs campanaires, ça ne se jette jamais. On les conserve, on les transmet de génération en génération. Avec ou sans bétail. La conservation de ce patrimoine est importante, comme pérenniser ce savoir-faire. Il faut entretenir ce que les ancêtres ont fait. Ça fait partie de notre culture. On a la réputation d'être les « docteurs des cloches ». Du coup ils viennent nous voir parce qu'on est une référence pour la restauration de ces pièces. Surtout, que les éléments qui entourent les vaches ont changé : les travers dans les étables sont en métal, plus en bois, les abreuvoirs sont en béton, plus en bois... Cela a pour effet que les cloches s'abîment plus facilement. Et donc, qu'il est très important de maintenir le savoir-faire pour réparer ces cloches. »

Francis Zimmerman

« Moi, je n'étais pas forgeron, malheureusement. Parce qu'après la guerre, il n'y avait plus de chevaux. Les gens s'étaient mis au tracteur. Je sais expliquer un peu, mais je ne suis pas vraiment forgeron. J'ai appris sur le tas. Mon papa était forgeron. Mais avant de s'occuper des chevaux, les forgerons, ils faisaient des outils arables. Des chaux, des socles de charrue, c'était tout pour travailler dans les champs. Le forgeron faisait les outils de tout le monde. Mais c'était pénible de forger, alors faire les objets à la presse, c'était plus pratique et rentable. »

Contacts

Dans notre quête consacrée aux métiers de la forge, nous avons rencontrés plusieurs personnes impliquées.

JEAN-MARIE CORONA

[Accueil - JM Forgeron \(jmcforgeron.ch\)](http://jmcforgeron.ch)

Jean-Marie Corona habite à Montricher et travaille dans son atelier à La Sarraz, dans l'ancienne usine La Filature, où il a fait son apprentissage. Il travaille également dans l'équipe des forgerons du Musée du Fer, à Vallorbe. Durant son cursus professionnel, il a fait plusieurs stages chez un Maître Compagnon en France. Cela lui a permis de travailler sur de la belle ferronnerie, neuve ou historique en restauration, de Paris ou d'ailleurs. Ces stages lui ont permis d'enrichir son savoir-faire de tournemains, ruses et astuces que l'on ne rencontre pas dans tous les ateliers... Une autre collaboration importante et toujours actuelle, avec M. Joseph Curat, lui a aussi amené beaucoup. Au fil de ses rencontres professionnelles et échanges de savoir-faire, il a élargi son champ d'action. Ce qui lui permet d'exécuter des travaux très divers, que ce soit des végétaux forgés, de la coutellerie, taillanderie, reconstitutions d'objets archéologiques, repoussage de tôle en fer ou métaux cuivreux, petite fonderie de bronze... Cela pour avoir un maximum de travail intéressant pour éviter de devoir trop faire de construction métallique par soudure et meulage, ce pour quoi il a un intérêt plutôt modéré.

OLIVIER GRANDJEAN

[Swissisland.ch – Un clédard romand ouvert sur la toile](http://Swissisland.ch)

Olivier Grandjean est collectionneur de cloches et de toupins. Habitant Juriens depuis toujours, il s'est passionné pour les cloches. Il ne sait pas très bien d'où lui vient cette passion, mais il ne veut surtout pas trouver de médicament pour la guérir.

DANIEL GEBHARD

Daniel Gebhard est né à Vaux-sur-Morges dans une famille d'agriculteurs et d'éleveurs de chevaux. Il a très vite été attiré par la maréchalerie, mais sur injonction paternelle, en 1975, il a commencé un apprentissage de mécanicien sur machines agricoles. Une fois les desideratas familiaux remplis, il a réalisé un deuxième apprentissage, cette fois de forgeron-maréchal. Il a passé une grande partie de sa carrière à jongler entre les différents métiers : mécanicien, constructeur métallique, maréchal, forgeron. Dans les années 1990, les ateliers pour machines agricoles se sont énormément spécialisés et il n'a pas voulu suivre cette voie. Il a donc fermé son département machines agricoles en 2001. En 2006, il s'est associé avec son fils Simon, qui a repris sa clientèle en maréchalerie. Pour ne pas être « dans les pattes » de son fils, il s'est investi dans l'enseignement professionnel. En 2020, il s'est retiré de l'entreprise, même s'il continue d'enseigner jusqu'en 2023. De temps en temps, il rallume sa forge pour forger un toupin, juste pour la beauté du geste.

FRANK JOHNER

Frank Johner est né à Fribourg et habite depuis vingt ans à Bière. Fasciné depuis toujours par le feu et l'acier, il a fait un apprentissage de serrurier-constructeur et un apprentissage de forgeron-maréchal. S'il ferre de temps en temps avec bonheur, il ne fait en revanche jamais de construction métallique. Sa spécialité, c'est la taillanderie. Il trouve intéressant d'analyser les vieilles armes du Moyen Âge pour essayer de retrouver les techniques de leur fabrication que l'on a oubliées. Il s'intéresse également beaucoup à la symbolique qui entoure le forgeron et ses pratiques, ainsi qu'aux dimensions liées à l'énergie et à la matière.

KILIAN RUSTICHELLI

[Musée du fer et du chemin de fer \(museedufer.ch\)](http://museedufer.ch)

Kilian Rustichelli est arrivé comme conservateur et chef d'exploitation du Musée du Fer à Vallorbe en 2020, après s'être notamment occupé des mosaïques romaines d'Orbe et avoir participé au regroupement des musées de mécanique d'art de Sainte-Croix. Il a une formation d'archéologue et d'historien, complétée par une spécialisation gestion du patrimoine. Il a entrepris les démarches pour inscrire les métiers de la forge traditionnelle au patrimoine culturel immatériel du canton de Vaud. Cela lui conférera la légitimité nécessaire pour des projets de plus grande envergure, comme revoir la muséographie du musée ou mettre en place un centre de formation aux métiers de la forge.

PIERRE-ANDRÉ ET ANTHONY TSCHANTZ

[Accueil \(cloche.ch\)](http://cloche.ch)

Pierre-André Tschantz a fondé sa forge à Bière en 1982. Au début, c'était pensé comme une forge de village classique qui faisait un peu de tout : serrurerie, restauration, ferronnerie... À la suite de problèmes de santé, il a dû repenser son activité professionnelle parce qu'il ne pouvait plus porter de charges. Il s'est donc orienté vers les toupins et petit à petit cette activité a pris le dessus sur le reste de l'entreprise. Son fils, Anthony, initialement peu intéressé par la serrurerie, s'est passionné pour la fabrication de toupins et a rejoint son père. Depuis les années 2000, ils font quasiment exclusivement des toupins avec quelques infidélités pour des projets en ferronnerie d'art. Après avoir travaillé pendant dix ans ensemble, Pierre-André a pris sa retraite et c'est Anthony qui gère aujourd'hui l'entreprise familiale.

FRANCIS ZIMMERMAN

Francis Zimmerman est né à Begnins d'un papa forgeron-maréchal qui lui a légué sa forge. Face au manque de travail en maréchalerie, il a fait une formation de mécanicien-outilleur. Il a passé sa carrière à fabriquer les outils qui vont sous la presse et des objets en métal, comme des piquets de vigne, mais sans travail de chauffe. Il a, à son tour, légué sa forge à son fils qui a fait le même apprentissage que lui. Aujourd'hui, la forge a été délocalisée, puis vendue.

Bibliographie

BRANDT Jacky, 2020, *La ferronnerie d'art au Pays de Fribourg. Une question de feu sacré*, Éditions Cabédita, Bière. 133 p.

COLLECTIF, 2022, «Vallorbe, cité du fer» in *Passé simple n° 74*, Bienne. 41p.

DAUMAS Jean-Claude et TISSOT Laurent, 2004, *L'Arc jurassien. Histoire d'un espace transfrontalier*, Maé-Erti Éditeurs et Éditions Cabédita, Besançon. 293 p.

DE MARCO Wally, 2012, *La ferronnerie lausannoise, au tournant des XIX^e et XX^e siècles : entre art et industrie, un patrimoine à découvrir*, Publication à l'occasion des 110 ans de Ramelet SA et des 120 ans de Steck SA, Lausanne. 409 p.

PELET Paul-Louis, 1971, *Sidérurgie frontalière. Bon Port, 1623 – Pontarlier, 1820. Deux essais sur des forges dans le Jura*, Publications de l'école des sciences sociales et politiques de l'université de Lausanne, Librairie Droz, Genève. 101 p.

PELET Paul-Louis, 1983, *Fer, charbon, acier dans le pays de Vaud, vol. 2 : du mineur à l'horloger*, Bibliothèque historique vaudoise, Lausanne. 491 p.

Liens internet :

Archives culturelles de la Vallée de Joux, sur les vieux métiers : [Archives culturelles de la Vallée de Joux \(histoirevalleedejoux.ch\)](http://histoirevalleedejoux.ch)

Dictionnaire historique de la Suisse : [Mines \(hls-dhs-dss.ch\)](http://hls-dhs-dss.ch) et [Artisanat des métaux \(hls-dhs-dss.ch\)](http://hls-dhs-dss.ch)

Les Forges de Montréal : [Les Forges de Montréal : Atelier et Cours de Forge Traditionnelle \(lesforgesdemontreal.org\)](http://lesforgesdemontreal.org) Ils ont fait une série de vidéos sur la forge comme patrimoine culturel immatériel : [La forge en partage : la forge traditionnelle | ép.1 - YouTube](https://www.youtube.com/watch?v=...)

Service des affaires culturelles du canton de Vaud : [Patrimoine immatériel et traditions vivantes - VD.CH](http://www.vd.ch)

Coordination : Sandrine Farine

Rédaction : Damaris Caire

Parc naturel régional Jura vaudois

Mai 2022